

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les univers insolites d'Andrée A. Michaud

Christiane Lahaie

Number 155, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaie, C. (2014). Les univers insolites d'Andrée A. Michaud. *Lettres québécoises*, (155), 11–13.

Les univers insolites d'Andrée A. Michaud

D'une remarquable cohérence et d'une profondeur rare, l'œuvre d'Andrée A. Michaud s'érige lentement, tel un édifice à la fois fragile et intemporel. Ses personnages, tantôt aussi fuyants que des ombres, tantôt plus vrais que vrais, hantent un paysage unique dans la production littéraire québécoise contemporaine.

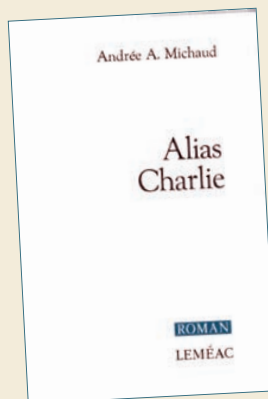
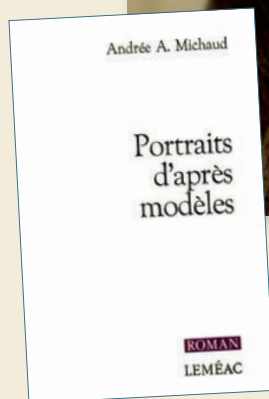
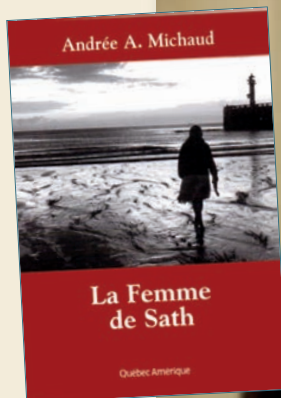
En 1987, Andrée A. Michaud publie son premier roman, *La femme de Sath*, opus chaudement applaudi par la critique. L'œuvre arbore une structure narrative complexe : une femme écrit et observe, puis finit par céder la parole à des témoins qui, comme elle, ont vu se côtoyer un homme et deux femmes, êtres de passage, insaisissables et engagés dans une quête éperdue d'amour. Située dans le village côtier de Sath, lieu inventé formant sur une carte imaginaire un triangle avec ceux de Noth et d'Euth, triangle rappelant la dynamique animant les trois inconnus, l'intrigue baigne dans une atmosphère d'étrangeté, où une tension constante règne entre les villageois, les nouveaux venus et la mer. Bientôt, la mer rejette un cadavre, celui d'une jeune femme. Or ce n'est pas la première fois qu'un tel drame se produit ni la dernière, la fatalité voulant que Sath accueille toutes les souffrances et toutes les interrogations du monde.

Neuf romans ainsi qu'un recueil de fragments plus tard (ce dernier constituant un condensé, sous forme de prose poétique, des romans de Michaud), force est d'admettre que *La femme de Sath* porte déjà en lui tous les motifs — obsédants — qui caractérisent l'œuvre à venir : le triangle amoureux fatal, la violence tapie au fond des corps, l'absurdité de la mort, l'impermanence de la mémoire, les plans d'eau capables de happer ceux qui s'y mirent de trop près, et les destins qui se reflètent les uns les autres tels des miroirs. S'ajoutent à ces motifs la fluidité de l'écriture, le dialogue avec les autres arts tels que la photographie, le cinéma, la peinture, la musique, de même qu'un goût pour l'intertextualité (Michaud aime citer les auteurs qu'elle chérit) et l'intratextualité (tous les noms, les schèmes formulaires, voire les bouts de phrases qui se répéteront d'un roman à l'autre).

L'œuvre littéraire de Michaud s'apparente donc au travail, lent et patient, de l'archéologue qui cherche à comprendre les choses, en creusant, strate après strate, jusqu'au dévoilement de la vérité, vérité qui ne saurait être que provisoire.

La difficile incarnation des êtres

Les trois premiers romans de Michaud, soit *La femme de Sath*, *Portraits d'après modèles* et *Alias Charlie*, parlent de cette douloureuse présence au monde d'individus trahis par des émotions qui les dépassent. Dans *La femme de Sath*, un



ANDRÉE A. MICHAUD

triangle amoureux se fait et se défait sans cesse ; de ses ébats se dégage un profond malaise. Ce malaise ressurgit au fil de *Portraits d'après modèles*, lequel met en scène un couple anonyme partageant une chambre d'hôtel à proximité d'un fleuve : un peintre prisonnier de la mémoire d'une certaine Léna et une femme sans nom qu'il a recueillie. Le couple entretient une relation surtout charnelle, mais le peintre charge la femme de déchiffrer pour lui des photos datant de son passé, photos hantées par le fantôme d'une certaine Léna. Pour l'homme, la femme anonyme va devoir inventer des histoires autour de ces photos et, en quelque sorte, donner un sens à la perte. Mais ce devoir de mémoire ne suffit pas à guérir ces êtres écorchés, qui retourneront tous deux au fleuve et au néant.

Si l'eau fait ici figure de lieu originel au fond duquel on peut espérer retrouver la paix, il

n'en va pas de même dans *Alias Charlie*, où Charles T., cinéaste voyeur et meurtrier, tombe amoureux d'Amelia Landberry, jeune femme suicidaire qui, sous ses yeux, se laisse couler dans les eaux glauques de Venise. Charlie s'enferme alors dans sa chambre d'hôtel et se met à visionner en boucle les bobines de film où apparaît la femme aimée, qu'il va se mettre à chercher dans toutes les autres. Entre en scène Paula Santonelli, avec laquelle Charlie couche. Mais elle n'est pas Amelia, et l'homme la supplime avant de jeter son cadavre dans l'eau. Enfin, Charles T. rencontre la très jeune Emily Eversley, qui s'éprend de lui pendant que ce dernier prépare déjà sa sortie : tel un hommage funèbre à Amelia, Charlie se jette en bas d'un *vaporetto* et se noie. Dans la chambre d'hôtel de Venise, Emily, ayant remplacé Charles T. dans sa folie, se remémore ses amours tumultueuses face à un écran de cinéma : « Et puis tout devient noir. Tout devient silencieux. » (p. 152)

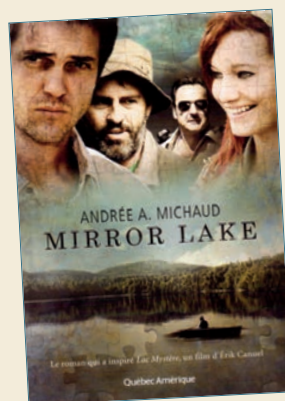
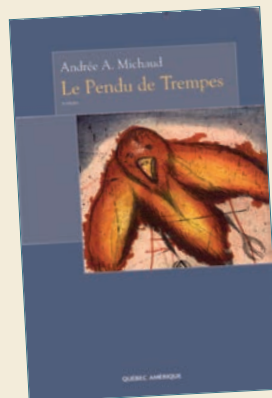
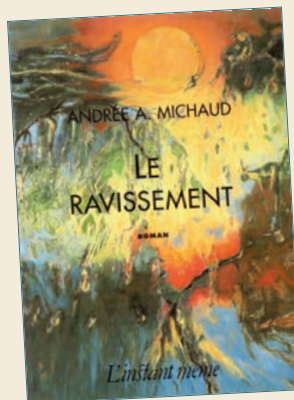
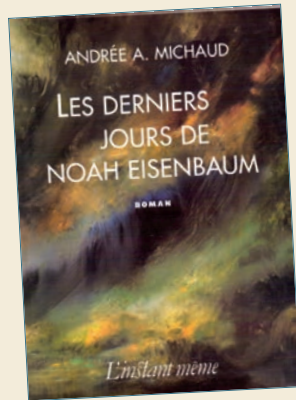
Ainsi, chez Michaud, Éros et Thanatos cheminent main dans la main, le corps et ses pulsions poussant les êtres à s'incarner et, du coup, à trahir un idéal de pureté, voire d'immortalité.

Chair et transcendance

Avec *Les derniers jours de Noah Eisenbaum*, *Le ravisement* et *Le pendu de Trempe*, Michaud entame un nouveau cycle. Bien que les motifs obsédants de l'auteure s'y trouvent toujours, le corps en tant que siège de la jouissance n'en isole pas moins l'individu dans sa subjectivité, subjectivité dont on ne saurait trop se méfier. Pour prétendre à un peu de vérité, il faut donc viser la transcendance.

Par exemple, *Les derniers jours de Noah Eisenbaum* aborde la question de la difficile transcription du réel, à travers un personnage d'écrivain flirtant avec sa mort prochaine et tentant de mettre en place une intrigue traversée par de nombreux personnages à l'identité et au statut incertains. Bientôt, une certaine Nellie Levinson prend le relais de la narration et raconte qu'elle a épousé Thomas Deligny, puis qu'elle a eu une aventure avec Jérémie Lucas dont elle serait tombée enceinte. Levinson ne garde pas l'enfant, et la mort s'immisce entre elle et Thomas. Au fil des pages, toutefois, on ne sait plus qui croire : Nellie ou Thomas, qui s'appellerait en réalité Noah Eisenbaum. Et Nellie de se demander à juste titre : « Jusqu'où ira le jeu de la fiction ? » (p. 101)

Quand paraît *Le ravisement* (Prix du Gouverneur général 2001 et Prix littéraire des collégiennes et collégiens 2002), Michaud assortit ce jeu de la fiction à une intrigue dans laquelle policier et fantastique ont droit de cité. Deux narrateurs s'y succèdent pour raconter leur destin identique, soit leur passage aux Bois noirs, lieu où sévissent des êtres aux yeux pervenche et qui semblent se reproduire selon une trajectoire aussi incestueuse que funeste. Les narrateurs, une femme venue se reposer à



la campagne, puis Harry Preston, un enquêteur, se sentent irrésistiblement attirés par des amants improbables : l'une par Hank, un boiteux, et l'autre par Élisabeth, une parente du premier, à la chevelure de feu. Harry, alias Mike, en vient à croire que ces deux personnages masquent leur crime d'inceste par la mise à mort de leur progéniture. En effet, dans ce village où pèse la loi du silence, une enfant connaît une mort violente tous les dix ans. En outre, dans la maison que les narrateurs louent à tour de rôle, des voix en provenance du sous-sol se font entendre : Preston, en ouvrant une trappe, y trouve les restes de Talia Jacob et d'Alicia Duchamp. L'une aurait été tuée par la précédente locataire, et l'autre, par lui. Incapable de se souvenir de ce qui se serait passé et fou de douleur, le policier, exonéré de tout blâme, va revenir plus tard aux Bois noirs pour enlever Maria, troisième fillette aux yeux pervenche dont il entend sauver la vie. Mais rien n'indique que Maria existe vraiment...

Trois ans plus tard, avec *Le pendu de Trempe*, Michaud atteint une sorte de quintessence dans l'art d'explorer les limites que le corps et la mémoire imposent à la conscience. C'est sur les traces de Charles Wilson, sorte de loque humaine, que le récit entraîne son lecteur, lequel découvre peu à peu ce que le protagoniste cherche dans la clairière où l'attend, fidèle, le cadavre pendu d'un ami d'enfance. Cette fois, le surgissement du désir ne sera pas seulement synonyme de mort, mais prétexte à une réflexion sur l'existence du bien et du mal, sur la bienveillance absente de Dieu et l'omniprésence apparente du Diable.

Un nouveau ton

Avec *Mirror Lake* et *Lazy Bird*, l'univers étrange d'Andrée A. Michaud se déploie autrement : on passe, en quelque sorte, de l'exploration formelle à une écriture « scénaristique », laquelle offre une intrigue plus linéaire et des personnages dont on pourrait presque dire que la culture populaire les a rendus familiers : le solitaire en quête de paix, le voisin envahissant, le policier véreux, la femme fatale. Dans *Mirror Lake*, c'est Robert Moreau qui va se mesurer aux eaux meurtrières d'un lac, où apparaît puis disparaît à intervalles réguliers un cadavre, puis à un personnage miroir : son voisin d'en face, Bob Winslow, dont par une sorte de phénomène de métempsychose il va finir par occuper le corps, ainsi que celui d'une flopée d'autres, notamment celui d'Albert, un raton laveur. Le fantastique et l'humour se côtoient sur les rives de Mirror Lake, sans pour autant que l'un et l'autre s'annulent. Le côté accessible du roman lui a valu une adaptation pour le cinéma en 2013 par Érik Canuel, sous le titre de *Lac Mystère*. Mais l'œuvre n'en est pas moins pourvue de qualités littéraires, ce que confirme le prix Ringuelet qu'on lui attribue.

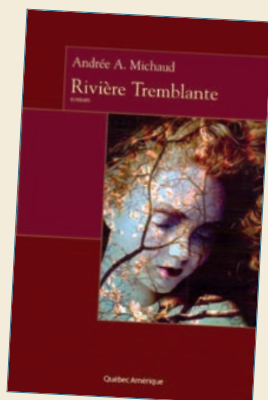
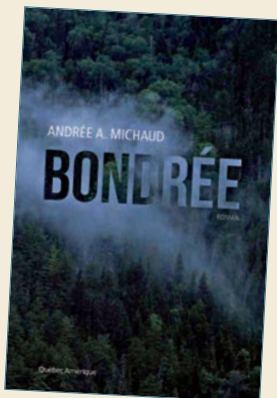
Jusqu'à un certain point, *Lazy Bird*, polar faisant maintenant partie de la collection « Roman noir » du Seuil, reprend là où *Mirror Lake* avait laissé : même type de patelin, mêmes personnages déjantés, mêmes références fréquentes à l'art mais surtout au jazz qui, cette fois, va bercer les faits et

gestes de tout un chacun. L'humour est encore au rendez-vous, bien qu'il se fasse désormais plus grinçant, et l'intrigue, plus tragique. En effet, Bob Richard, un albinos venu jouer les DJ de nuit au Vermont, trouve sur son passage de nombreux cadavres, dont celui d'une jeune marginale qu'il surnomme affectueusement Lazy Bird, puis celui de la serveuse du Dinah's Diner. Aidé de Charlie the Wild Parker et en dépit de l'officier de police Cassidy, Richard va permettre l'arrestation de l'inconnue le harcelant au téléphone depuis son arrivée à Solitary Mountain et qui, par jalousie, s'emploie à tuer toutes les femmes qui prétendent entrer dans la vie du DJ. Fin de l'histoire ? Rien n'est moins sûr.

De ces morts contre nature

Rivière Tremblante, par sa structure narrative spéculaire propre à Michaud, provoque la rencontre de Marnie Duchamp et de Bill Richard. Duchamp a vu se volatiliser un ami d'enfance dans des circonstances mystérieuses ; la petite fille de Richard n'est jamais rentrée à la maison. La disparition d'un troisième enfant précipite ces traumatisés dans la tourmente de leurs souvenirs et de leur culpabilité rampante. Malgré lui, le jeune Michael Saint-Pierre délivre, par sa mort et tel un agneau sacrificiel, ces deux êtres qui, aux prises avec leur passé, parviennent à s'ouvrir de nouveau à la vie, le roman offrant une fin lumineuse, motif rare dans l'œuvre de Michaud.

On pourrait soutenir que *Bondrée* débouche sur une conclusion comparable, bien que l'intrigue fasse ici la part belle à une violence et à une cruauté que seule la folie peut engendrer. Le roman ne se présente pas comme un polar, et pourtant... Boundary Pond, région hantée par le fantôme de Pierre Landry, un trappeur qu'on aurait trouvé pendu dans sa cabane, devient au cours de l'été 1967 le théâtre d'une étonnante danse macabre : on trouve les dépouilles de Zaza Mulligan, puis de Sissy Morgan, deux



inséparables amies, mortes au bout de leur sang après avoir été « mordues » à la jambe par un piège à ours. Dépêché sur les lieux, l'enquêteur Stan Michaud va tout faire pour trouver le coupable, mais il faudra une troisième agression pour que soit enfin résolue l'énigme. La petite communauté qui vivait au rythme de *Lucy in the Sky with Diamonds* des Beatles finit par se disloquer, mais tout indique que Boundary Pond va renaître, le temps et l'oubli aidant. Dans *Rivière Tremblante* et *Bondrée*, la romancière insiste donc sur la disparition d'enfants ou d'adolescents, comme s'il fallait maintenant faire périr la jeunesse pour souligner à quel point la mort, quel que soit le moyen par lequel elle advient, demeure révoltante et odieuse.

« Œuvre éminemment personnelle » : voilà un lieu commun qui a l'avantage d'endiguer le flot d'idées qui viennent à l'esprit quand il s'agit de commenter les livres d'Andrée A. Michaud. Cliché certes commode, mais dont on se doit également de reconnaître qu'il colle parfaitement au travail remarquable de l'écrivaine. On pourrait toutefois ajouter : « d'une pertinence et d'une profondeur rares », « d'une élégance qui ne se dément jamais, même dans l'évocation de l'abject » ou encore « d'une cohérence presque suspecte ». Une chose est certaine, l'œuvre de Michaud envoûte... et dérange.

BIBLIOGRAPHIE

- La femme de Sath*, Montréal, Québec Amérique, [1987] 2012, 184 p.
Portraits d'après modèles, Montréal, Leméac, 1991, 160 p.
Alias Charlie, Montréal, Leméac, 1994, 184 p.
Les derniers jours de Noah Eisenbaum, Québec, L'instant même, 1998, 141 p.
Le ravissement, Québec, L'instant même, 2001, 216 p.
Projections (en collaboration avec la photographe Angela Grauerholz), Québec, J'ai vu, 2003.
Le pendu de Trempe, Montréal, Québec Amérique, 2004, 232 p.
Mirror Lake, Montréal, Québec Amérique, [2006] 2013, 368 p.
Lazy Bird, Montréal, Québec Amérique, 2009 ; Seuil, 2010, 424 p.
Rivière Tremblante, Montréal, Québec Amérique, 2011, 368 p.
Bondrée, Montréal, Québec Amérique, 2014, 304 p.



RICHARD VÉZINA *L'année où Marilyn fit scandale*

ROMAN | 146 PAGES | 19,95 \$

1953 : prélude aux profondes mutations que le Québec s'apprête à vivre. Ce roman, parsemé de jalons de cette époque, aborde notamment les thèmes de la relation père-fils.



JACINTHE BÉDARD *Ce qui nous lie*

ROMAN | 101 PAGES | 17,95 \$

Après la mort de sa mère, une jeune femme, Judith, part à la rencontre de son père inconnu et apprend, sur son chemin, à mieux aimer.